

Divines La fureur de vivre

Élie Castiel

Number 308, June 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86026ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (2017). Review of [Divines : la fureur de vivre]. *Séquences : la revue de cinéma*, (308), 16–17.



Divines

La fureur de vivre

Quelques courts sujets, **Ma pouelle géante** (2009), **Sur la route du paradis** (2011) et **Ghetto Child** (2014), pour ensuite réaliser un premier long métrage, **Divines** (2016), programmé dans plusieurs festivals internationaux, emportant la Caméra d'or au Festival de Cannes, la même année. Côté salle, une sortie uniquement en France, le géant Netflix se l'étant approprié; ce qui explique que la sortie prévue du 18 novembre 2016 au Canada, Québec compris, a été annulée. Les nouvelles lois de distribution ont atteint un tel niveau d'incompréhension que nous n'en sommes que plus perturbés et totalement désespérés devant cette tournure des événements.

ÉLIE CASTIEL

Nous sommes néanmoins parvenus à visionner cette première œuvre majeure d'une cinéaste française en plein délire, possédant le média cinéma comme si elle avait le diable au corps. Née dans l'Hexagone de parents originaires du Maroc, Houda Benyamina suit une carrière cinématographique comme une femme libre, consciente de ce que les combats au féminin ont apporté comme droits/égalités. Aujourd'hui, et c'est très présent dans **Divines**, il s'agit de pouvoir, d'agir, de s'approprier l'espace privé et le social. Pouvoir de décider sur sa sexualité, sa condition de femme et ses rapports aux hommes et aux femmes. Et une banlieue parisienne pour que le message soit plus clair. Chrétiens et surtout musulmans face aux injustices d'un gouvernement qui s'en fout. L'assimilation, sans doute, l'intégration, elle fait défaut. La faute: le pays qui n'a pas réussi à les accueillir. Ce même pays qui autrefois avait colonisé leurs terres d'origine.

Cet aspect, illustré en filigrane, est présent par le biais du récit tournant autour d'une jeune rebelle, enragée, la rage dans la peau. Une jeune héroïne dont la mère, qui couche avec tout le monde, travaille dans un cabaret de seconde zone où la chanteuse

n'est qu'un travesti, également maghrébin qui s'est sans doute tapé tous les clients et qui demeure, il/elle aussi, une victime. Sexe, drogue, naufrage, vice et passion de vivre dans une banlieue où la prière n'est qu'une façon de contrecarrer les interdits, les affres du quotidien et une panne de rapport à l'autre.

Trafic de drogues, boîtes de nuit où tout le monde se défonce et baise à bout portant. Et malgré ces récits magnifiquement cinématographiques, une tendresse extraordinaire qui pleure son absence et rougit devant un quotidien aussi banal que dangereux. Une vie de bordel où faire les quatre cents coups est monnaie courante. Sauf que les filles sont les principales intervenantes, belles, séduisantes, la puissance à haute tension, plus de clit que de couilles.

Et puis, ce qui ressemble à une histoire d'amour entre un danseur et notre Dounia, qui veut dire « monde », rôle incarné par Oulaya Amamra, sœur de la réalisatrice, qui donne à son personnage une âme et une force imprévisibles. Amamra possède la caméra, est de presque tous les plans, et face à Maimouna, joué par Déborah Lukumuena, elles font exploser le monde, se tarissent d'espoir et mine de rien, n'en font qu'à leur tête.

PHOTO: Une rébellion désespérée



Inutile de rappeler que *Divines* est une première incursion dans le long métrage qui brise les tabous, suscitent notre bienveillance sur une certaine fausse marginalité d'où on retient que l'abandon est sans doute le début d'un renouveau, ce qui nous pousse à nous dépasser. Désespoir, lutte, combat social, éros, thanatos, autant de mouvements narratifs qui conduisent à une tragique rédemption, un pas vers un changement radical que Benyamina a intelligemment mis en images dans un film d'une large ouverture d'esprit.

Face à l'échec scolaire et vivant avec une mère alcoolique prêtant son corps au premier venu, Dounia décide de rejoindre les milieux criminels de la banlieue où toutes les sortes de trafics font partie du quotidien. Et puis, Maimouna, plus sa meilleure copine que sa sous-fifre. Toutes deux musulmanes, pratiquantes quand elles peuvent se le permettre. D'échelon en échelon, les dangers s'accumulent. D'où un film d'action qui carbure à cent milles à l'heure.

Le clitoris règne, car ici, les hommes n'ont plus de couilles, qu'ils soient pères, maris ou souteneurs. Soit qu'ils baratinent, soit qu'ils ont décidé d'être danseurs pour réussir dans le monde, pour fuir la banlieue.

Quand on crache, c'est sur la vie, sur son impunité, ses injustices. Musique disco, musique classique, thèmes religieux chrétiens ou musulmans, ces motifs mélodieux permettent d'entrer dans le for intérieur des protagonistes. Le feu rédempteur finit pas triompher.

La banlieue française n'a pas changé, car les gouvernements qui se sont succédé n'ont pas réussi à intégrer ces populations marginalisées dans la normalité. En fin de compte, *Divines* est un film qui clame son désespoir, vigoureux, admirablement construit, coup de poing en pleine gueule, donnant de timides lignes d'espoir à tous ces banlieusards oubliés qui ont toujours la fièvre dans le sang.

Dounia possède sans doute le monde intérieurement, mais elle est née dans la misère d'une classe sociale et d'une origine

défavorisées. Qu'est la richesse? Qu'est l'honneur? La bonne réputation? Avoir une place dans le monde? Autant de questions auxquelles Benyamina tente de répondre par le biais d'une allégorie sociale où la tragédie grecque se transforme en puissant drame arabe.

Et dans tout cela, un refus de la morale réductrice, un regard sincère sur l'existence, et finalement, une vision de la femme, particulièrement la musulmane, qui assume sa sexualité, se confond au monde et risque le tout pour le tout. Dans ses rapports aux hommes, une prise de décision qui ne peut que les désorienter, eux, en tout cas, en perte de vitesse.

Et la tendresse... bordel! Existe-t-elle dans ce film fait dans la joie et la tristesse, dans la mélancolie et l'espoir de meilleurs lendemains. Houda Benyamina est une cinéaste à suivre. C'est dans ce premier film qu'on découvre son potentiel artistique et son pouvoir de création. Il est digne, s'assume à chaque plan et dans un panoramique *cinémascopé* qui donne à l'espace toute sa vitalité, son génie, son ouverture vers l'ailleurs et finalement, sa délivrance, aussi fragilement absolue qu'elle soit.

Sans être féministe, *Divines* se conjugue inlassablement au féminin. Opportuniste, sans doute; c'est ainsi que le cinéma est fait aujourd'hui. Vivifiant, tout certainement. Un film, comme on dit du personnage de Dounia, qui a « du clitoris ».

★★★★

■ **Origine:** France / Qatar – **Année:** 2016 – **Durée:** 1 h 45 – **Réal.:** Houda Benyamina – **Scén.:** Houda Benyamina, Romain Compingt, Malik Rumeau – **Images:** Julien Poupard – **Mont.:** Loïc Lallemand, Vincent Tricon – **Mus.:** Demusmaker, extraits de Haendel, Mozart, Vivaldi – **Son:** Samuel Aichoun – **Dir. art.:** Marion Burger – **Cost.:** Alice Cambournac – **Int.:** Oulaya Amamra (Dounia), Deborah Lukumuena (Maimouna), Kevin Mischel (Djigui), Jisca Kalvanda (Rebecca), Yasin Houicha (Samir), Farid Larbi (Reda), Majdoudine Idrissi (Myriam, la mère), Wilfried Romoli (Rachid), Samir Zbrouki (Gervais), Hana Savané (Jisca) – **Prod.:** Marc-Benoît Créancier – **Dist.:** Diaphana / Netflix.